

## Chapitre dix-sept

Monseigneur

Anzolo le serviteur entra silencieusement dans la pièce. Il s'arrêta un moment pour voir si son maître dormait encore ; il entendit sa respiration profonde et régulière, se dirigea avec précaution vers la fenêtre, prenant garde de ne faire aucun bruit. Il la trouva à tâtons, tira un des rideaux pour faire filtrer un peu de la lumière grise du petit jour à travers la fente entre le mur et le balcon.

Guidé par cette bande de lumière floue, il se dirigea vers la cheminée où quelques braises envoyaient encore de brèves lueurs. Il les libéra des cendres avec l'attisoir, jeta d'un geste rapide quelques brindilles, se pencha et se mit à souffler. Dès que des petites flammes commencèrent à s'élever avec ardeur et à jeter de la lumière alentour, il se releva, s'approcha du lit qui était au centre de la pièce et secoua un des rideaux qui le protégeaient de tous les côtés.

« Monseigneur... Monseigneur » et comme la longue silhouette qu'on entrevoyait sous les couvertures ne donnait pas signe de vie, il répéta un peu plus fort : « Monseigneur Pietro ! » et en même temps, il tira les rideaux qui du haut du baldaquin de soie bleue brodée d'étoiles descendaient jusqu'à terre. Quand les bras du dormeur s'étirèrent sous les couvertures, sa tête émergea toute ébouriffée et un bref bâillement nerveux s'éleva du lit. Anzolo, satisfait, fit un sourire silencieux qui n'avait rien de servile.

Comme tous les autres jours, son noble patron, après un instant d'abandon, ouvrit les yeux d'un seul coup et se dressa pour s'asseoir appuyé aux coussins, le visage déjà circonspect et contrôlé. C'était un homme d'un certain âge désormais, mais d'aspect si énergique qu'il ne venait l'idée à personne dans son entourage de se demander quel âge il pouvait avoir. Il avait des yeux gris, presque éteints mais très attentifs, la ligne de la bouche fine, le nez long et recourbé, les joues maigres et creuses comme on peut le voir sur certains portraits de nobles de cour dans les mosaïques byzantines. Le tout était adouci par ses manières persuasives, l'habitude de tenir sa tête inclinée de côté pour écouter qui avait quelque chose à lui dire, l'affabilité de sa voix avec laquelle il savait répondre même aux demandes les plus inutiles. On admirait beaucoup à Venise la totale justesse et présence d'esprit avec lesquelles il allait au fond des problèmes qu'il connaissait ainsi que l'habileté avec laquelle il déclinait aimablement toute invitation à s'occuper de ceux qu'il ne connaissait pas et sur lesquels il ne voulait pas s'exprimer.

Monseigneur Pietro était de taille haute et d'ossature légère si bien que la souplesse de ses membres facilitait cette grâce de mouvements qu'il aimait montrer à toute occasion et ce je ne sais quoi de furtif qu'il avait toujours dans

sa manière de marcher et de se tourner. Le seul indice qui trahissait les antiques et répétés mélanges de sang lombard avec celui des patriciens byzantins fondateurs de sa lignée, était ses mains si grandes – il aimait à le dire lui-même – qu’il pouvait tout prendre ; il avait aussi une nuance rousse dans ses cheveux blonds où, par contre, les fils blancs devenaient de plus en plus touffus. Il portait sa chevelure en casque comme c’était la mode dans sa jeunesse ; c’était l’unique transgression qu’il se permettait dans son élégance rigide et conformiste.

Anzolo le serviteur vivait près de lui depuis si longtemps qu’il avait assimilé son comportement réservé et il était porté à imiter en toute occasion l’expression de son visage et le mouvement de ses mains. Il était un peu plus vieux que son maître et la confiance dont il jouissait auprès de lui le situait à un niveau différent des autres serviteurs et domestiques.

Dès qu’il le vit assis dans son lit, Anzolo s’inclina brièvement, le salua en souriant avec prévenance : « Bonjour, Monseigneur. Avez-vous bien dormi ? »

Il resta un instant indécis, scrutant à la dérobée le visage de son maître, puis il ajouta : « Puis-je avoir l’honneur de vous souhaiter un bon anniversaire avant tous les autres ? L’antichambre est déjà pleine de gens qui attendent pour vous présenter leurs vœux. »

Monseigneur Pietro ne répondit pas tout de suite mais jeta un regard silencieux autour de lui pour s’assurer que les choses étaient disposées dans le même ordre où il les avait laissées en s’endormant. Il s’attarda un instant sur le coffre massif entre les deux fenêtres, sur l’icône à côté du lit à peine éclairée par la lampe à huile, sur le coin de la pièce où, enchaîné au mur se trouvait le petit coffre en bois qui contenait ses papiers les plus précieux. Puis il appuya un coude sur la tête de lit, tourna les yeux vers son serviteur.

« Merci, Anzolo ; tes vœux sont toujours parmi les plus agréables parce que... Bon, toi et moi, nous savons bien pourquoi. »

Il n’ajouta rien d’autre et après une courte pause, il demanda : « Qui y-t-il là ? » et il montra la porte qui donnait sur l’antichambre.

Anzolo, satisfait du compliment commença à dire la liste : « Il y a le procureur Giacomo Zeno, il a l’air préoccupé par quelque chose parce qu’il se promène nerveusement de long en large. Bien qu’il fasse de grands sourires à tout le monde. »

« Et puis ? »

« Il y a l’avogador Giovanni Bembo. Il est comme d’habitude... »

« C’est-à-dire ? »

« Tout en révérence à droite et à gauche. Mais ses yeux... »

« J’ai compris... Continue » Monseigneur semblait s’amuser mais il était très attentif aux descriptions d’Anzolo.

« Et puis, il y a le sénateur Cane. »

« Ah, Dandolo ! Furieux, comme toujours ? »

« Non. Ce matin il a l'air calme, même s'il a déjà trouvé le moyen de reprocher avec peu de respect quelque chose à Zeno qui est bien plus âgé que lui. Il me semble qu'il est tourmenté par quelque souci qu'il essaie de garder pour lui. Il m'a déjà demandé trois fois quand vous seriez debout. »

« C'est bon. »

« Et puis Piero Barbarigo vient d'arriver tout essoufflé et il a longuement parlé à voix basse avec le noble Bembo. »

« Tu n'as rien entendu ? »

« Très peu. Ils faisaient attention. Seulement « ... le danger est grand... il faut prévoir tout de suite... » Il parlait presque en colère. Vous savez sûrement de quoi il s'agit ... »

« Oui, oui je le sais. Ou j'imagine ce qu'il a dans la tête... Et Gradenigo ? Qui a-t-il envoyé ? »

« Jusqu'à maintenant personne. Mais j'ai entendu dire qu'à la mi-journée le doge enverra une délégation pour vous apporter des cadeaux. »

« A la mi-journée... Toujours prudent... Toujours après les autres » il secoua imperceptiblement la tête et regarda avec sympathie son serviteur.

« Quoi d'autre ? »

« Rien d'important... Quelques membres du Grand Conseil, un procureur... Tous dévoués à votre seigneurie, mais... » et il haussa les épaules.

« Je me fie à ton jugement » il jeta de côté les couvertures et frissonna un brin : « Allez, donne-moi mes vêtements... Quel temps fait-il ? »

« Très froid mais clair et il n'y a pas de vent. Ce matin tout était recouvert de gelée blanche. »

« C'est très beau. »

« Qu'est ce que vous mettez ce matin ? Le casaquin et les pantalons dont on vous a fait cadeau hier ? » Et il ne donna pas le nom de la donatrice car il savait combien monseigneur s'énervait si le nom de sa femme était seulement mentionné par ses collaborateurs et ses serviteurs bien que ses rapports avec elle soit maintenant purement formels.

« Non, non. C'est très beau mais ça ne convient pas pour aujourd'hui ; Je veux ma robe... celle que j'ai portée l'année dernière, à la même date. En la mettant aujourd'hui, j'aurai l'impression qu'il n'est rien arrivé de nouveau – de désagréable – cette année... »

« Et pourtant... »

« Pas de pourtant, Anzolo. Ce qui compte, c'est que nous ayons toujours agi de manière à ce qu'on ne subisse aucun changement, que nous nous soyons efforcés d'inculquer chez autrui la conviction qu'il y a et qu'il y aura toujours quelqu'un prêt à défendre les valeurs importantes... il est bien le début de mon discours d'aujourd'hui, Anzolo ? »

« Très bien, monseigneur ! Vraiment bien ! »

« C'est assez rhétorique ; mais... C'est aussi la vérité. Ce sont ceux qui sont là dehors qui sont inquiets, pas nous... Tu n'as pas eu l'impression que même cette année nous avons tenu en main le fil secret des événements et que nous n'avons pas couru derrière eux ? Nous... tu te souviens Anzolo ?... Non, non... même si aujourd'hui c'est un jour de bilan, ce n'est pas un jour de souvenirs. Au contraire. »

Le serviteur écoutait son maître et acquiesçait de la tête ; il s'approcha du coffre, l'ouvrit et en tira en la secouant un peu pour défroisser l'étoffe, la très belle robe sombre au corset et aux manches de brocard et la jupe de laine bien travaillée que monseigneur Pietro voulait porter aujourd'hui.

« Je suis sûr qu'avec le fil que vous avez en main, les autres se laisseront guider comme il y a dix ans. » Tout en parlant, il étendait la robe sur le lit, posait dessous les chaussures dorées et à côté une ceinture de cuir travaillé, « quand ils paraissaient tous perdus et vous... , non, aujourd'hui, ce n'est pas un jour à se souvenir. Excusez-moi, monseigneur. »

« Amène la cuvette ici... » ordonna le maître en se levant, « ... avec un peu d'eau ; mais pas trop, parce qu'elle doit être froide ce matin. »

Anzolo, maintenant que son maître était debout, se hâta vers le balcon et l'ouvrit complètement ; en passant, il jeta prestement une autre poignée de brindilles sur le feu pour avoir au plus vite un peu de chaleur ; puis il versa de l'eau dans un bassin d'argent d'un broc posé à côté de la cheminée pour la réchauffer un peu ; il le tint entre ses deux mains et le tendit à son seigneur ; Lui, y plongea les mains et porta à son visage deux ou trois fois, avec sérieux , déjà absorbé par les soucis de la journée, le peu d'eau suffisante pour mouiller ses yeux et mettre de l'ordre dans ses cheveux. Puis, les yeux fermés, il tendit la main pour prendre l'essuie-main que Anzolo s'était dépêché de lui tendre. Comme le serviteur l'aidait à enfiler sa robe par la tête, il lui demanda : « Madame ma mère est-elle debout ? »

« Oui, elle est déjà levée et habillée ; à peine sortie de son appartement, elle est vite allée s'asseoir près du feu de la cheminée dans la grande salle sur son grand fauteuil habituel. Elle a toutes ses servantes près d'elle et elle les envoie ici et là. Elle bougonne en disant qu'aujourd'hui c'est une mauvaise journée, qui ne convient pas... qui est trop froide pour les cérémonies... mais elle a un gros paquet près d'elle. Et il y a sûrement un cadeau pour vous. »

« Oui, comme d'habitude... »

Anticipant la question prévisible qui allait suivre, Anzolo continua : « De vos enfants, j'ai vu Matteo qui descendait les escaliers vers... »

« Ne me dis pas vers le 'mesà' le bureau ! »

« Non, vers la 'cavana', le garage à bateau. »

« Où il a un bateau de course... »

« Oui, mais il est jeune ! »

« Et l'autre ? »

Anzolo poussa un soupir et d'une voix un peu plus basse il confia à son maître : « Piero, le gardien m'a dit qu'il l'a entendu rentrer ce matin à l'aube... »

« Il est sûrement aller chez cette... Rappelle-moi de prévenir les Seigneurs de la Nuit pour qu'on le suive et le protège quand il rentre si tard. »

« Je vous le rappellerai » et anticipant encore les questions de son maître, il ajouta : « ... la comtesse est encore dans ses appartements ; elle a fait descendre Maria à la cuisine pour savoir où en sont les préparatifs pour le déjeuner d'aujourd'hui ; elle a convoqué le maître d'hôtel » il fit une grimace car il lui était fortement antipathique et en était jaloux... « pour l'interroger et savoir comment il allait préparer la salle. »

« Alors de ce côté-là, on peut être tranquille. Et mes frères ? »

« Comme vous l'auriez dit, rien de nouveau de côté-là. Un est déjà au bureau en train de faire des comptes. L'autre tourne autour de tous ceux qui vous attendent dans l'antichambre ; il pose des questions pleines d'allusions, selon lui et écoute leurs conversations d'un air important. »

« Il veut montrer qu'il est au courant des secrets de notre Commune. Il faudra tôt ou tard lui trouver un poste de consul quelque part. Un poste bien sûr... » et il fit un rapide sourire à Anzolo qui l'aidait à finir de s'habiller et venait de lui apporter un tabouret pour s'asseoir, « ... où il ne puisse pas faire de dégâts. »

« Il peut écrire de bons rapports. Et il les ferait longs, très longs. »

« Bravo ! Je vois que tu le comprends. »

Changeant de sujet tout à coup, il demanda : « Marino Luracio est-il déjà au bureau ? »

« Oui, je l'ai vu en passant, qui rangeait des papiers. »

« Quand j'aurai passé un moment convenable avec ces amis qui sont là dehors, c'est le premier que je veux voir. Va l'avertir... puis, à midi, j'attends deux personnes. Une, tu l'as déjà vue et tu la reconnaîtras tout de suite. L'autre n'a pas d'importance. Fais bien attention et dès qu'ils se présentent en bas, va les prendre et amène-les par le petit escalier dans le boudoir... Tu as compris lequel ? »

Anzolo se contenta de dire avec son laconisme efficace qui agaçait bien des gens mais pas son maître : « Ce sera fait. »

Puis, le peigne en main il regarda d'un œil critique la coiffure de monseigneur Pietro et ajouta : « Voilà, vous êtes prêt. »

Il se tourna, prit un petit miroir et le lui tendit. Monseigneur le prit par le manche, fit un signe de remerciement, se regarda d'un côté et de l'autre, étudia attentivement la coiffure de ses cheveux, l'expression de son visage et comment lui seyait sa robe.

« Oui, tout va bien. »

Il se leva, se redressa, lissa sa robe et prit des mains de son serviteur son poignard qu'il attachait habituellement à sa ceinture. En attachant la gaine, il murmura : « Voilà encore une chose inutile. »

Puis, il voulut sortir de la pièce : Anzolo se précipita pour lui ouvrir la porte. Dès qu'il apparut, avec un sourire de circonstance sur le visage, ceux qui attendaient pour le voir, se levèrent et se tournèrent tous ensemble vers lui, l'air content.

« Je suis ici, Marino ! »

« Bonjour, Monseigneur ! » répondit Marino Luracio, le comptable, en se levant de son bureau et en s'inclinant en souriant devant son patron dès qu'il apparut à la porte du 'mesà'.

Luracio était un petit homme, au visage et aux vêtements propres et soignés. Il tournait sans cesse ses deux yeux inquiets alentour et n'arrêtait pas un instant de toucher ou de déplacer quelque objet de ses petites mains nerveuses.

« Permettez-moi de vous souhaiter des centaines de ces beaux jours. Et que la santé, la sérénité et l'affection dont vous jouissez à juste titre maintenant, vous accompagnent toujours. »

Les manières si distinguées et si pompeusement raffinées de l'homme qui tenait les comptes de presque tous ses biens avaient toujours un peu agacé monseigneur Pietro. Il n'avait aucun doute sur ses capacités : il les avait éprouvées à plusieurs occasions. Mais il n'avait jamais pu s'expliquer comment l'afféterie de sa manière de s'exprimer se mariait à la précision de faire des comptes.

« Merci, merci... Pas besoin de tant de paroles. Je connais bien ton affection, tu n'as pas besoin de me la rappeler. »

Monseigneur entra dans la pièce, se dirigea vers le bureau et le comptable se dépêcha de prendre avec précaution près du mur son tabouret préféré et de l'aider à s'asseoir.

« Les comptes sont-ils prêts ? »

« Comme chaque année. En ordre parfait. Du moins j'espère... »

Sur le bureau, disposés en bel ordre, il y avait en fait des registres, des petits cahiers et des feuilles avec des colonnes de chiffres bien alignées.

« Alors, commençons. » Monseigneur Pietro embrassa du regard tout ce matériel bien ordonné et d'un sourire silencieux manifesta le plaisir qu'il éprouvait toujours devant un travail bien organisé, « ... mais d'abord, dis-moi une chose : depuis combien d'années avons-nous fait le bilan annuel à ce jour ? »

« Cela fait juste dix ans. »

« Et tu n'as jamais pensé que c'était une erreur de faire les comptes de toute une année le jour de mon anniversaire ? Les autres les font à la fin de l'année. »

« Mais justement, nous sommes début décembre. »

« C'est vrai, je n'y avais jamais pensé. Mais tu... »

« Et puis » ajouta Marino, « ... il est juste que ce que vous avez créé trouve son sceau et la confirmation de sa validité le jour où a commencé votre vie. »

« Peut-être... Je ne me souviens vraiment pas pourquoi cette idée m'est venue à l'esprit ; cela me paraît assez présomptueux... » et comme se parlant à lui-même, il sourit ironique, « ... On voit que j'étais plus jeune... De toute façon, commençons. »

« Commençons. »

Avec importance, le comptable tira vers lui un registre, l'ouvrit à la première page et attaqua : « Je voudrais, avant tout, vous présenter le cadre du développement et des problèmes que présente cette partie de votre patrimoine constituée de terres et de maisons... »

« Cela vaut le coup d'en parler ? » l'interrompit monseigneur, « Il me semble que ces quatre vignes que j'ai en Istrie et ces quelques centaines de perches de terrain que j'ai au bord de la lagune contribuent peu à mon patrimoine... »

« Oui, c'est vrai. Je les ai inscrites ici dans le bilan pour cinq cents liras de 'piccoli'. Toutefois leur loyer rapporte encore vingt cinq liras de 'piccoli'. »

« Par an ? »

« Oui, bien sûr. »

« Pense donc » Monseigneur contrôla un petit sourire ironique... « Allez, allez ! »

Le comptable tourna une page du registre et mit alors le doigt sur un chiffre écrit en rouge et dit : « L'administrateur de vos biens immobiliers m'a donné cette année des chiffres inquiétants sur les coûts de leur entretien. »

« Si je me souviens bien, nous possédons en tout seize maisons » l'interrompit le patron.

« Oui. Et presque toutes dans le quartier de San Polo. Sans compter évidemment la domus major de votre famille. »

« Pour combien sont inscrites sur le bilan ces seize maisons ? »

« Pour trente mille liras de 'piccoli'. Et elles ont rapporté cette année en loyer environ deux cents liras, net de frais, ce qui est vraiment... »

« Laisse tomber... moins de sept pour cent... Il y a combien d'années qu'on n'en achète plus ? »

« Six ans... Mais... »

« Nous avons bien fait. »

Le comptable Marino Luracio déglutit, en voyant tout bouleversé le bel ordre de l'exposé qu'il avait préparé.

« Alors passons aux biens meubles. »

« Là, ça va beaucoup mieux. »

Il tira vers lui une petite feuille et confronta quelques uns des chiffres qui y étaient inscrits avec ceux en colonnes sur une page du registre : « il n'y a pas de variations ni d'erreurs... En caisse il y a actuellement trois mille liras de 'piccoli'... dans le patrimoine sont compris des objets d'or et d'argent pour huit

cents liras... puis des avances de crédit envers certaines personnes pour mille six cents liras de 'piccoli' que vous dans votre générosité... »

« Avançons. »

« Certainement ; pourtant ce serait bon que vous permettiez une légère augmentation des taxes. Le coût de l'argent grimpe. Et considérant que vos créiteurs sont presque tous des nobles... Tout le monde connaît votre bonté, mais... »

Monseigneur le regarda incrédule un moment, eut l'air en colère, puis se reprit.

« Ce n'est pas ton affaire... Ton travail tu le fais très bien... mais écoute-moi, tu sais combien de ces débiteurs sont venus ce matin présenter leurs vœux ? »

« Non, mais je ne pense pas que cela entre en compte... » le comptable le regarda plein de doutes.

« Anzolo m'a dit qu'il y en a une trentaine qui se sont présentés. Et la journée est à peine commencée. Lève d'un demi point les intérêts et demande la restitution du prêt à l'échéance ferme et il n'y en aura plus que dix qui viendront. Tu as compris ? » et il regarda le comptable avec insistance.

L'autre acquiesça et approuva ; mais il demanda immédiatement : « Bon... Et comment j'inscris tout ça sur le bilan. Je suis extrêmement embarrassé ; je sais que nombre de ces débiteurs sont vos amis... »

Monseigneur Pietro eut un sourire sournois : « Mets tout ça en perte si tu veux... L'actif tu le marques sur une autre feuille au compte 'relations', 'alliance', 'vote au Grand Conseil'... » et il le regarda avec un éclair de malice dans les yeux, « ... On ne le fait même pas dans la nouvelle comptabilité... Parce que tu te sers de la nouvelle comptabilité, n'est ce pas ? »

« Bien sûr ! » répondit Marini avec un enthousiasme soudain, « Mais... »

« Allez, tu as compris la plaisanterie ! Laisse-moi m'occuper des pertes et profits. Je suis déjà très content de la manière dont tu tiens les comptes sans que tu te charges d'autres soucis. »

« Vous êtes trop bon, monseigneur ! » et il déplaça les papiers ça et là sur le bureau, plein d'embarras.

« Avançons... Mais d'abord, donne-moi un de tes petits papiers. »

L'ayant reçu, il y inscrivit les deux ou trois chiffres qui l'intéressaient et puis il regarda le comptable, l'air interrogatif.

« Oui, maintenant... » Marino lorgna un instant le registre, « ... maintenant on arrive aux prêts. »

« Bien. Dis-moi ce qu'ils rapportent. »

« Si on met ensemble tous les prêts que vous avez faits directement à la Commune avec ceux que vous avez assumé de... Finalement, je peux écrire ce nom ? »

« Non, désormais cela n'a plus d'importance. »

« Je sais que par délicatesse d'âme, vous n'avez jamais voulu. »



« N'en rajoute pas Marino ! Celui-là non seulement il a fait faillite mais il est mort. Tu le sais bien, on l'a enterré il y a deux mois. Quelle importance peut-il avoir maintenant ? »

Le comptable se hâta de poursuivre « Si on ajoute en plus les prêts que vous a laissés votre père, on arrive à six mille livres de 'piccoli'. »

« Et ils rapportent une misère » puis comme s'il se parlait plus à lui-même qu'à Luracio, il ajouta : « et pourtant, il faut les faire ces prêts, nous les premiers... »

« Je m'étonne de votre perplexité, monseigneur ! Ceux que vous avez acquis directement de la Commune rapportent cinq pour cent fixe par an, mais payés ponctuellement en mars et en septembre. Mais ceux que vous avez eu la perspicacité de prendre auprès de personnes privées, vous ne les avez vraiment payés pas cher et donc ils rapportent beaucoup plus. En moyenne cette année nous en sommes à huit pour cent. »

« Mais en attendant, la valeur nominale continue à descendre et des remboursements de la Commune, on en parle plus depuis des années... »

« C'est vrai, mais... c'est toujours une rente sûre, garantie par la Commune. »

« C'est nous qui la rendons sûre... » le corrigea à voix basse monseigneur.

« Que dites-vous ? »

« Rien, rien... Au fait, les prêts aux artisans et aux différentes corporations, on en n'a plus, n'est-ce pas ? »

« On les a tous liquidés cette année comme vous l'avez ordonné. Les sommes restituées sont en caisse. »

« Très bien. Maintenant, j'ai la conviction que ces prêts là sont à risques et pas sûrs. Et puis donner de l'argent à qui pourrait tout emporter s'il le peut ! C'est idiot. Tu ne trouves pas Marino ? »

« Sans aucun doute, monseigneur, sans aucun doute » se hâta d'opiner le comptable en mettant à part des papiers qui contenaient une longue liste de noms.

« Maintenant voici les contrats de 'colleganza'. Là aussi on pourrait en discuter longuement. Il y a un bout de temps que je voulais vous en parler... »

« De quoi ? »

« Bon ! Il me semble qu'il y a dans cette liste... » et il prit sur la table pour lui montrer, une feuille longue et étroite, « ... des noms peu fiables. »

« C'est-à-dire ? »

« Mais plusieurs des Procertantes qui avaient dit qu'ils revenaient à une certaine date, sont encore en pleine mer ; trois disent qu'ils ont fait naufrage et de patienter, d'autres ont fait dire que les comptes, c'est-à-dire la restitution de la somme que vous avez mise dans la 'colleganza' et le paiement de votre profit, ils ne sont pas en mesure de les faire maintenant parce qu'il ont trouvé une excellente occasion de réinvestir aussi votre argent dans d'autres marchandises et que c'est dommage de la perdre. Une embrouille ! »

Le patron soupira un instant, en le regardant, puis il lui demanda :

« Quelle somme avons-nous maintenant dans les contrats de colleganza ? »

« J'ai fait le compte justement hier. Il y a exactement dix neuf mille sept cent soixante-dix lires de 'piccoli'. »

Monseigneur Pietro prit des mains de Marino le papier qu'il consultait, et le porta devant ses yeux. : « Dolfìn, Orio, Dandolo, Gradenigo, Barbarigo. On est en bonne compagnie. »

« Mais il y a les autres. »

Sans perdre son calme, sauf un tout petit peu, le patron répliqua : « Cher Marino, quand il y a une casserole sur le feu, même si le bouillon déborde, ça ne fait rien. Ce qui est important c'est que le chapon reste dedans... Voilà, du moins, ce que disait toujours mon père. Mais lui, n'avait ni comptables ni administrateurs... Allez, dis-moi : combien ont rapporté les contrats de 'colleganza' ? »

« Bon... cela va de sept à huit pour cent et même à quinze. »

« Et en moyenne ? »

« Eh bien, en moyenne, les 'colleganze' ont rapporté plus de dix pour cent, en enlevant les pertes. Et il faut considérer aussi que les contrats, cette année, comme vous le savez, ont duré toujours moins de sept mois chacun. Et donc l'argent a tourné rapidement. »

« C'est juste ! » Monseigneur Pietro écrivit le chiffre que le comptable lui avait donné sur le feuillet et commenta à voix basse : « Et sans jamais bouger de Venise... C'est inutile. L'argent il faut le jeter à l'eau si on veut qu'il rapporte. »

« Comment, à l'eau ? » Marino avait un ton presque offensé.

« Mais oui ! Dans le commerce de transit... Dans le grand commerce maritime. »

Le comptable haussa les épaules : « Mais un minimum de prudence... Je me permets aussi cette année de vous suggérer qu'une bonne règle d'administration... »

« Laisse tomber tes bonnes règles ! » l'interrompit en riant monseigneur. « Mon cher, ma famille doit sa position actuelle qui n'est pas des moindres dans la ville, au commerce. Tu le sais mieux que moi. Je te remercie de ta sollicitude en ce qui concerne mon patrimoine, mais... » et il fit un geste comme pour dire que ses soucis étaient peu de chose, « Du reste, sans risque, quelle satisfaction y aurait-il ? »

Marino comprit qu'il valait mieux changer de sujet.

« Maintenant je vous donne le total de votre patrimoine... »

« Non, mon cher, laisse tomber. Pour aujourd'hui, les chiffres que tu m'as donnés me suffisent. C'est d'eux dont j'aurai besoin cet après-midi. »

Puis il regarda le comptable avec sympathie.

« Tu as fait, comme d'habitude un bon travail. Ne fais pas attention si aujourd'hui je te parais un peu bizarre. Tiens-t'en à tes certitudes... Et tiens-toi

prêt aussi car dans deux jours je te convoquerai pour te donner mes dispositions pour cette année et te parler des emplois que j'ai en tête. »

« J'essaie de faire de mon mieux pour satisfaire à vos exigences. C'est mon devoir. »

« Je sais, je le sais que tu es un brave homme ! » Ayant dit, monseigneur se leva, fit une tape de la main sur l'épaule de Luracio et se dirigea immédiatement vers la porte.

En sortant du 'mesà', le maître de maison rencontra, dans les escaliers, Anzolo qui venait à sa rencontre. Le serviteur s'arrêta au premier palier et, ouvrant une petite porte, dit doucement à son maître qui montait : « Ils sont arrivés. »

« Merci, Anzolo. Arrange-toi pour que personne ne me cherche. »

La tête penchée, il passa par la porte basse que le serviteur se dépêcha de fermer doucement dans son dos, et il entra dans un petit couloir sombre. A tâtons, il trouva la porte qui était au fond et il pressa sur la poignée en prenant un visage sévère. La pièce, pas très grande se trouvait à l'arrière du palais et recevait la lumière d'une fenêtre protégée par des grilles. A l'intérieur on n'entendait que les bruits amortis du canal qui passait deux étages plus bas.

Deux hommes attendaient monseigneur, assis raides sur une sorte de divan.

L'un, d'âge indéfinissable, vêtu avec une simplicité gâchée par une certaine recherche vulgaire, était grand et gros. Sous ses cheveux gras et peignés avec soin, son visage rond aux traits grossiers prenait un air bonhomme. Mais dans la courbe des lèvres – observa tout de suite le maître de maison – il y avait des signes d'une méfiance attentive et dans le fond des yeux l'éclair d'une ruse cynique.

L'autre était habillé de manière à paraître volontairement un homme du peuple et dans ses mains, son visage et même son maintien, il avait quelque chose de bestial et de bêtement cruel.

Le premier, noble de toute petite extraction, s'appelait Biagio Doria ; il était un des membres les plus influents sinon des moins connus de la magistrature des Seigneurs de la Nuit. L'autre, qu'on appelait dans les rues de Venise Quintafoja, était un de ses acolytes.

Les deux hommes se levèrent promptement dès que la porte s'ouvrit.

« Mes respects, monseigneur » dit le nobliau cérémonieux. Quintafoja ne fit qu'une sorte de courbette en bredouillant quelque chose alors que ses yeux dévisageaient le nouveau venu comme s'il voulait prendre ses mesures « Restez assis, restez assis... » les invita monseigneur, « ... Essayons de ne pas faire trop de bruit. » Il approcha un tabouret et s'assit en face des deux hommes.

« Donc... » Il parla sur un ton très froid et s'arrêta. Il n'essayait même pas de cacher un peu le sentiment de défiance antipathie qu'il éprouvait envers Doria. A l'autre, il ne jeta même pas un coup d'œil.

« Donc... » dit à son tour le Seigneur de la Nuit, prudent bien qu'on sente une certaine disponibilité dans sa voix.

« Je vous dis tout de suite ce que j'attends de vous : avant tout un tableau de la situation... » dit d'un ton sec monseigneur.

Le fonctionnaire prit un air ennuyé et surpris.

Alors monseigneur Pietro décida de passer tout de suite à un ton plus confidentiel : « Doria, le moment, vous le savez mieux que moi, est plein de dangers. Depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, les choses se sont précipitées, n'est-ce pas ? »

L'autre dit oui de la tête.

« Donc, ce n'est pas le moment de se formaliser entre nous. »

« Je suis totalement d'accord avec vous, monseigneur Pietro. Mais... vous me demandez de faire une chose qui est contraire au devoir de réserve de ma charge. Vous savez... mes supérieurs... Ce n'est pas que je ne sois pas prêt... »

« Mais si nous ne nous consultons pas entre nous, mon cher Doria, j'ai peur que la situation ne nous échappe des mains. Ce sont les hommes les mieux préparés et les plus convaincus car il s'agit de défendre le bien public qui doivent intervenir avec décision. Hélas, vous comprenez ?... Le moment est venu où on doit mettre à regret les règles de côté... Même chez nous... justement pour défendre l'esprit qui les a inspirées. Les indécis et les peureux peuvent nous emmener à la ruine. D'un autre côté, les généreux et les désintéressés, quand tout sera fini, il est juste qu'ils reçoivent la récompense de leur fidélité... » et il fit un petit geste de la main pour assurer le petit noble qu'il se trouverait parmi eux. Le visage de Doria s'éclaira complètement pendant un bref instant, puis comme s'il s'en repentait il reprit sa attitude réserve habituelle. Mais en lui, il y avait quelque chose de servile.

« Vous êtes trop bon, monseigneur... trop bon. Posez-moi des questions et j'essaierai de vous satisfaire. »

« C'est bien... Donc » Le maître de maison s'interrompit, faisant un signe du menton vers Quintafoja mais l'autre se hâta de le rassurer.

« Il ne manquerait plus que ça. Il est très fiable... C'est comme si nous étions seuls, vous et moi »

« Cela vaut mieux... Donc, commençons par la fameuse réunion de l'entrepôt de ce pauvre Bellotto... Il s'appelle comme ça, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Que savez-vous de nouveau ? »

« Rien de nouveau ni d'important... Sauf que nous avons mis sous surveillance les quelques hommes que nous ne connaissions pas encore. Par exemple, l'aubergiste. »

« Et les hérétiques ? »

« Ils sont inoffensifs. Sauf que, si l'Inquisition faisait son travail... Il n'en resterait pas un seul par ici. »

« Je vous en prie. Vous et vos collègues, n'arrêtez personne. Il faut qu'ils continuent de croire qu'ils peuvent agir sans être dérangés... Donc... » Et monseigneur Pietro continua d'une voix où transparissait le désir de louer Doria, « Si j'ai bien compris, vous avez réussi à infiltrer un des vôtres au milieu d'eux. »

« Non. Mais un des leurs, le fils d'un artisan plus précisément, s'est confié à l'un des nôtres. »

En riant, il ajouta : « Il lui a tout dit. Absolument tout. »

« C'est logique. Seuls les idiots comme lui peuvent croire aux promesses des Tiepolo et des Querini. Mais et ce frère ? Comment s'appelle-t-il ? »

« Fra Giacomo des Mineurs, vous voulez dire. »

« Oui, lui. »

« Lui, c'est un élément dangereux. C'est un disciple de Dolcino, enragé. On le soupçonne d'être derrière le transport d'armes, aux coups récents et autres choses... les inscriptions sur les murs par exemple... la bastonnade de mon adjoint ; le pauvre on ne sait pas quand il pourra se remettre debout. On a presque la certitude aussi que c'est lui qui fait passer les ordres et maintient les contacts entre les différents groupes avec tous ses vagabondages dans Venise... Celui-là... » et il montra de la main Quinafoja, « il aimerait vraiment l'avoir entre ses mains et le faire parler. »

Comme monseigneur Pietro s'y attendait, Quinafoja rappelé par son supérieur, une lueur bestiale passa sur son visage. Mais ensuite, cette grimace se changea tout à coup en un sourire embarrassé silencieux et presque enfantin qui découvrit ses dents et lui fit fermer à moitié les yeux.

« Seigneur ! » pensa le maître de maison, « Je n'aimerais pas passer dans les mains de ce fou-là. »

Mais à voix haute il s'adressa à la fripouille : « Quinafoja, fais-moi plaisir... jette un œil dehors par la fenêtre pour que personne sur le canal ne nous épie. »

Dès qu'il eut tourné le dos et approché son visage de la grille pour regarder en bas, monseigneur, à voix très très basse demanda à Doria : « Pourquoi avez-vous amené avec vous ce monstre ? »

Le Seigneur de la Nuit répondit sans se démonter : « Je pensais que vous auriez quelques tâches à lui donner... » Mais quand il vit que monseigneur avait une tête horrifiée, il se dépêcha de préciser : « Non pas une tâche de ce genre là... Vous savez, il est très habile pour suivre une personne ou se faufiler dans certains milieux »

« Pourvu qu'il soit de bas étage » commenta à voix très basse monseigneur, ajoutant sur le champ d'une voix normale : « A propos, j'ai ici une liste de personnes à surveiller. »

Il sortit un feuillet avec une brève liste de noms, non écrite par lui cependant : « Il est clair que pour chacun d'entre eux il faut la personne adéquate » et il jeta involontairement un coup d'œil à Quinfafoja qui entre temps était retourné s'asseoir et se bornait à secouer la tête en signe de refus.

« Le diacre Paul ! Le curé de San Basso ! » s'étonna Doria « Je n'aurais jamais cru que... »

« Je vous assure que ce sont des personnes dignes de la plus grande confiance qui m'ont informé » répondit d'un ton sec monseigneur.

« Mais alors, le cercle est beaucoup plus large que je ne le soupçonnais ! Ils ont des accointances dans tous les milieux. Ce n'est pas facile... C'est une situation nouvelle. On ne s'y attendait pas. »

« Mais qu'est-ce que vous croyiez ? Qu'on avait affaire à quelques petits criminels ? Ceux qui détiennent les ficelles ont les moyens d'attirer et de tromper tous les mécontents de toute sorte. Et hélas, vu la dureté des temps, il y en a beaucoup à Venise aujourd'hui. En outre, en plus de jouir de sympathies et de prestige, comme vous dites, ils savent tirer profit du nom de leurs ancêtres. Quand la flambée de marin Bocconio a eut lieu, les quelques forces que nous avions à disposition ont suffi. Avec Saraceno aussi, deux ou trois espions bien placés ont suffi pour en venir à bout. Mais c'était des petites affaires, nullement organisées. Et derrière ces quatre là, il n'y avait personne... Ou s'il y en avait, ils ne se sont pas faits voir... Mais maintenant, les frères, les hérétiques... »

« Les hérétiques, je n'y crois pas. » l'interrompit Doria.

« C'est bon. On les exclut, il reste tous les nobles clients de ces deux grandes familles que nous connaissons... Et d'un » et il leva un doigt, « Et une vingtaine de maîtres artisans, c'est sûr, et de deux » et il leva un deuxième doigt, « Et une partie du clergé. Presque toutes les petites gens du commerce. Beaucoup de ceux qui naviguent. Une partie du peuple, dévoyée par leurs promesses illusoires et mécontente de nos erreurs. Et puis, les habituels rêveurs et rebelles qui n'ont jamais manqué à chaque époque » il ouvrit l'un après l'autre tous les doigts d'une main et deux de l'autre, fixant du regard le petit noble.

« Mais alors, que devons-nous faire ? » demanda-t-il désespéré.

« Vous ? A quoi avez-vous pensé ? »

« Mais... Jusqu'à maintenant, tout me paraissait simple. Ne pas les lâcher d'un œil ; arriver à en connaître le nombre maximum ; se préparer à contrer au bon moment toute initiative violente. Et puis agir de manière à ce qu'ils ne soupçonnent rien. Les laisser faire leurs préparatifs sans les déranger... Et quand ils penseront être prêts et auront fixé la date, leur sauter dessus et les jeter tous en prison. »

« Même Baiamonte Tiepolo et Marco Querini ? » demanda, ironique, monseigneur.

« Eh bien, ceux-là, c'est le doge et son Conseil avec leurs hommes d'armes qui doivent s'en occuper. »

« Ce que vous me dites est juste et louable, mais hélas, dans le cas présent, cela ne suffit pas. Vous êtes-vous demandé ce qu'il arriverait si vous les arrêtiez tous ou si on en venait aux mains alors qu'ils jouissent encore de la sympathie du peuple ? Il nous faut regarder la vérité en face. Nous risquons de nous retrouver avec une grosse révolte populaire sur les bras. Il y a tellement de crapules à Venise, hélas ! Et puis la guerre de Ferrare qui continue. »

« Et alors ? » Le nobliau semblait étourdi et impressionné par les nouvelles perspectives que monseigneur avait exposées devant lui.

« Alors, c'est simple. Il faut leur enlever la sympathie populaire et faire la terre brûlée autour du groupe des fidèles les plus irréductibles des deux maisons. Provoquer doutes et peurs chez les autres : les tièdes... J'espère que nous avons encore le temps. Les gens du commun doivent penser à eux avec crainte, comme à des hommes désespérés, qui perturbent la paix. Et une fois, la faveur populaire perdue... »

Monseigneur baissa avec violence sa main et conclut : « ... nous les frapperons. »

« Et comment ferons-nous tout cela ? » demanda Doria mi-curieux, mi-admiratif.

Le maître de maison ne sut cacher un geste de satisfaction et secouant la tête, il s'exclama : « Et dire que vous ne vouliez pas parler avec moi ! »

« Non, non... Maintenant je comprends... c'est vrai qu'aucun de mes chefs n'a eu l'idée de ce que vous, vous avez pensé avec perspicacité. »

« Je suis content que vous me donniez raison. Alors votre travail sera de faire répandre de fausses nouvelles sur les délits, vols, méfaits de tous genres qui surviendront à Venise. La faute doit toujours en être celle des conjurés. Envoyez vos hommes dans les auberges, les écoles, les fêtes populaires... Je ne pense pas devoir vous apprendre le métier. A force d'insister, les gens y croiront. En peu de temps, leurs noms commenceront à être reliés dans l'esprit du peuple aux craintes de violences, de grands désordres insensés. Vous devez faire circuler des bruits d'obscurs dangers... de menaces pour la sécurité et le travail de chacun. Mais ne donnez jamais de noms précis... Lancer de vagues allusions à celui-ci et à celui-là. Les gens doivent avoir l'impression de vivre dans une atmosphère pleine de menaces pas très précises mais justement à cause de cela plus épouvantables. Et qu'on ne sait pas d'où elles viennent... Ni combien il y a d'ennemis. Est-ce clair ? »

Le Seigneur de la Nuit acquiesça, tout absorbé par son rôle de confident.

« Oh, c'est clair que pour ce travail il faut des gens habiles : des prêtres qui sont avec nous par conviction ou par intérêt ; des frères prédicateurs, habiles à parler et qui jouissent de la confiance des femmes, des étudiants et des clercs à la recherche d'un peu d'argent... D'accord ? »

« Oui, c'est cela... J'ai déjà une idée de comment agir. »

« Très bien, parce que voilà le plus difficile... » Monseigneur Pietro resta un moment en suspens et jeta un coup d'œil à Doria comme pour le soupeser, « ...

il est indispensable que ce soit vous qui provoquiez les incidents... que sais-je... des vols, une agression, un incendie... »

« Comme celui de l'arsenal ? Mais alors... » Le visage de Doria s'éclaira comme quelqu'un qui a une illumination à l'improviste.

Monseigneur rit. « Mais non ! Ce n'est pas moi... C'est eux. Mais un seul attentat suscite l'admiration. Deux, trois et plusieurs attentats et blessures suscitent d'abord une vague appréhension parce qu'on ne sait pas contre qui il faut se défendre, et puis une furieuse peur et un désir effréné de déverser sa propre anxiété sur quiconque met en danger ta vie tranquille. A ce moment là, faites circuler vos gens – moi de mon côté j'en parlerai et j'en ferai parler au Grand Conseil et dans tous les endroits qui comptent – qu'ils insinuent que les actions criminelles sont toutes les œuvres des conjurés et qu'elles font partie, peut-être à leur insu, d'un plan de plus vaste portée. Les inspirateurs de ce plan ? D'obscurs ennemis... On dira des génois... le Pape. Plus ils seront obscurs, mieux ce sera. L'important, c'est que tout le monde soit convaincu que ce sont eux qui ont commis ces actes et qu'ils se mettent à les haïr. C'est seulement alors que nous pourrons intervenir avec succès ! »

« Très bonne idée ! Un plan astucieux » approuva en professionnel Doria.

« Il fallait y penser ! Mais ne nous perdons pas en louanges inutiles » coupa court monseigneur, « d'ailleurs si vous avez saisi exactement le sens de mes suggestions, vous comprendrez qu'il n'y a pas de temps à perdre. »

« Je vais m'y mettre tout de suite. Je vais parler... »

« Eh bien... » l'interrompit l'autre, « ... à propos de parler... Je pense qu'il sera opportun de parler de nos plans à un minimum de personnes... Adressez-vous à moi. »

« Mais mes supérieurs, mes collègues... »

« Cet après-midi une foule de nobles viendront me souhaiter ma fête. J'en prendrai quelques uns en aparté à une certaine heure dans la petite salle à côté pour parler de la situation. Avec vos moyens, ce sera un jeu pour vous de découvrir qui ils sont. Voilà, ce seront les personnes auxquelles, en plus de moi, vous devrez vous adresser. Je vous le répète : le moment est dramatique et il n'est pas opportun de mêler d'autres personnes à nos plans de sauvetage, fussent-ils les plus hauts magistrats. C'est le bien de notre Commune qui est en jeu. On ne peut pas comploter avec des gens qui cachent leur propre indécision derrière les formalismes de la loi. »

« D'accord. Mais je ne voudrais pas que... »

« Je vous couvre de mon autorité. Et je vous répète que, l'affaire terminée, la récompense sera grande. »

Le nobliau resta un moment silencieux.

Sur son visage, on voyait qu'il était en train de repenser à tout ce qu'il avait entendu pour décider de quel côté il lui convenait d'être. Il hocha la tête deux fois, marmonna quelque chose comme s'il faisait des calculs, leva les yeux du plancher et dit d'un ton décidé : « C'est bon ; j'accepte. J'ai compris que sont en



jeu non seulement ma carrière et les promotions qui me reviennent mais les convictions sur lesquelles j'ai construit toute ma vie. Je suis un homme d'ordre et s'il y a quelqu'un que je hais, ce sont les violents et les agitateurs... Vous pouvez compter sur moi. »

« Décision sage et méritoire. Mais je ne veux pas m'arrêter là-dessus. On aura le temps après... Dites-moi plutôt : avez-vous des collaborateurs capables de vous suivre sur cette voie et qui vous aident efficacement ? »

« Je devrais vous répondre que oui. Mais pour les prestations que vous voulez me confier, il faut des gens qui n'existent pas dans le personnel de mon administration. En tout premier lieu il y aurait urgence de... »

Monseigneur ne le laissa pas terminer.

« Je l'avais prévu... Selon l'opération que avez en cours , vous me ferez savoir par quelqu'un de votre confiance les personnes dont vous avez besoin : il vaut mieux que vous et moi, nous nous voyions le moins possible pour que personne n'ait l'idée de faire un rapprochement entre nous. On ira pêcher même dans les galères de temps en temps les individus les plus capables pour vos opérations. Etes-vous d'accord ? »

« Oui, cela me paraît une solution efficace. »

« Bien. Alors, commencez immédiatement... » monseigneur se leva tout de suite imité par les deux autres, « et si vous avez besoin de moyens... Je donnerai des ordres au bureau qu'on mette à votre disposition une certaine somme. Et puis je ramasserai d'autres fonds... Il suffit que vous envoyiez quelqu'un chez Anzolo. Et n'ayez pas peur la prochaine fois de venir seul. »

Monseigneur Pietro, fit un bref éclat de rire, se tourna, ouvrit la porte et après avoir longuement scruté le corridor pour voir s'il y avait quelqu'un, il sortit en fermant la porte dans son dos.